

« *La problématique du développement durable vingt ans après : nouvelles lectures théoriques, innovations méthodologiques, et domaines d'extension* »

Catastrophisme, “bonne vie”, écologie et développement durable

Edwin ZACCAI, Professeur à l'Université Libre de Bruxelles, Directeur du Centre d'Etudes du Développement durable, enseignant à Sciences-Po (Paris), ezaccai@ulb.ac.be, <http://homepages.ulb.ac.be/~ezaccai/>

Le présent texte constitue une version non finalisée d'un travail en cours

1. Depuis la montée des préoccupations environnementales à la fin des années 60 dans la société occidentale, des changements importants se sont produits dans l'ordre des thématiques objets de d'étude, dans la perception des causes des problèmes, ou encore dans la multiplication des initiatives d'action. Mais même si les positions utilitaristes (en particulier économiques) ont gagné beaucoup de terrain chez les gestionnaires de l'environnement, deux positions de fond restent présentes dans le profil de la conscience environnementale de type occidental depuis ses débuts: d'une part une rhétorique de *catastrophisme* pouvant être mobilisée, et d'autre part moins visibles mais souvent bien présents, des liens implicites entre dénonciation des dommages à l'environnement et appels à une éthique de *vie « bonne »* de type écologiste (être plutôt qu'avoir, critique de la consommation, ...). Cette communication synthétise les résultats et les questions d'une recherche en cours qui traite des origines, liens et conséquences de ces courants en matière de protection de l'environnement et de développement durable.

Toute une *famille sémantique* de la catastrophe, avec des termes tels que désastres, effondrements, crises, voire apocalypse, peut être repérée dans un certain nombre de discours écologiques. Pour ne citer ici que quelques exemples, un livre, marquant durablement ce courant de son empreinte, est évidemment le rapport au Club de Rome de 1972, *Halte à la croissance ?*. Mais des travaux plus récents amènent de nouvelles colorations à ce champ, comme on peut le voir par exemple dans l'essai de Homer-Dixon (2006), *The upside of down. Catastrophe, creativity and the renewal of civilization*. Il importe aussi d'analyser comment les approches systémiques d'origine mathématique influencent les conceptions en la matière, on pense par exemple au livre de Dupuy (2004) appelant à un *catastrophisme éclairé*, mais aussi à Lovelock dont la théorie Gaïa est reliée à des modèles mathématiques, ou encore aux scénarios *du pire* utilisés pour l'application du principe de précaution.

Nous conduisons notre analyse selon trois moments. Tout d'abord nous envisageons les *désastres* au niveau local, puis l'extension de cette catégorie au niveau global, et enfin nous nous penchons sur des dimensions éthiques qui peuvent être attachées à ces phénomènes. Un exemple parmi bien d'autres de cette dimension apparaît dans le titre du livre de Homer-Dixon qui vient d'être cité : la catastrophe générant une réaction de créativité et de renouveau.

2. En ce qui concerne le *niveau local*, tout manuel relatant la formation de la conscience et de la politique environnementale dans le troisième tiers du 20^{ème} siècle, énumère une série d'accidents et de pollutions d'une nature et d'une ampleur qui ont influencé certaines consciences à leur époque: des marées noires importantes survenues dans des pays occidentaux, des accidents nucléaires et industriels majeurs, ou encore d'importants effondrements de marchés en conséquence de risques mal connus (alimentaires par exemple). Chacune à sa manière, ces crises frappent les esprits pour des raisons que l'on peut analyser: nouveauté, inconnu, étendue, pertes, symbole, contexte, ... Mais plus significativement pour notre propos, on peut pointer que régulièrement elles vont générer des mesures, et souvent *des "principes", destinés à s'en prémunir au futur*. Un exemple édifiant en la matière est la Directive Seveso, s'appliquant aux installations dangereuses, et nommée précisément de la sorte d'après un accident survenu à Seveso qui avait illustré de façon dramatique un problème de fond (contrôle très déficient d'installations dangereuses et de produits toxiques dans des pays européens). Après l'accident de Tchernobyl, la relance du secteur du nucléaire en Europe devient impensable pendant des années: ici c'est un frein à l'essor du nucléaire qui résulte de cet accident majeur. Des liens entre désastre *local* (même si Tchernobyl aura une ampleur considérable, il diffère du niveau *global* que nous traitons ensuite), et réponse apportée ou du moins élaborée sont donc assez nets pour une série de cas.

A la différence de l'accident statistiquement prévu, l'accident majeur, la *catastrophe*, peut dans certains cas ébranler les structures de gestion en place. Elle peut générer un état momentanément plus *fluide* qui favorise des reconfigurations. On pointera ici des analogies avec la prévention des risques supposés connus, qui ne remettent pas en cause les méthodes usuelles de gestion, comparée aux crises dans lesquelles le principe de précaution a été invoqué envers des risques moins connus et démontrant leur pouvoir important de résulter en des effondrements de certains flux critiques (en particulier économiques).

Du point de vue anthropologique comme le rappellent Hoffman et Oliver-Smith dans *Catastrophe and culture. The Anthropology of disaster* (2001), les désastres peuvent être vus comme des tests de *l'adaptation* d'une société à son environnement (à l'image de stratégies de peuples nomades face à des sécheresses par exemple). On peut par ailleurs remarquer actuellement des tentatives d'application de la notion de *résilience* à des sociétés humaines, dans le contexte rapidement émergent de *l'adaptation* aux changements climatiques. Si des désastres environnementaux sont capables de révéler des défauts d'adaptation dans le sens anthropologique du terme, ils peuvent être mobilisés (entre autres) par des acteurs cherchant à montrer précisément une inadaptation plus générale des sociétés face aux équilibres naturels, et alimenter ainsi une critique au niveau global, que nous analysons dans un second temps.

3. *Au niveau global* on pourrait dire en effet que la métaphore de la crise locale devant générer une modification de gestion plus ou moins fondamentale s'est vue utilisée à de nombreuses reprises dans des discours sur la *non durabilité* (essentiellement écologique) du développement actuel. On en trouve des exemples clairs non seulement dans le cas du Rapport au Club de Rome déjà cité (et ses deux *update* de 1992 et 2005), mais dès les premières pages du Rapport Brundtland, ou durant les sommets de l'ONU consacrés au développement durable (*La maison brûle* du Président Chirac à Johannesburg), sans oublier les rhétoriques de nombreuses associations de protection de l'environnement (*Sauver la planète*). Mais quels peuvent être les effets de ce type de discours ?

Le *gestionnaire* à qui s'adresse cette rhétorique du *plus jamais ça* n'est plus aussi circonscrit que dans le cas des désastres locaux. L'humanité, le monde, le système, devraient modifier fondamentalement leurs rapports à l'environnement pour générer un développement plus durable. On pressent que cette cible ne peut être atteinte pratiquement, mais essentiellement *symboliquement*, ce qui est une raison pour laquelle les liens avec les aspects éthiques doivent être étudiés. Mais avant d'y venir dans un troisième temps donc, observons deux caractéristiques importantes quant à cette veine catastrophiste appliquée à l'environnement au niveau mondial, ou pour résumer à *la Planète*.

Tout d'abord cette visée englobante, d'union de l'humanité partageant le même *vaisseau spatial Terre*, masque volontairement ou non les différences fondamentales qui règnent quant aux multiples effets de différents problèmes environnementaux sur des populations et sociétés diverses. Certes, comme le montre parmi bien d'autres rapports le constat saisissant fait par Mc Neill (2001) dans son histoire environnementale du 20^{ème} siècle, des causes très largement répandues dans le fonctionnement des sociétés humaines (inadaptations énergétiques, culture de la consommation, *court-termisme* dans les décisions, croissance démographique) débouchent en définitive sur des perturbations massives et croissantes des équilibres écologiques dans le monde entier. Mais comme le montre ce livre également, de même que les études régionales et locales, les principes d'ensemble de correction (de toute façon insuffisamment appliqués) ne sont qu'une partie limitée des réponses nécessaires. Des analyses circonstanciées sont indispensables, ce qui ne se laisse pas capturer par la métaphore dramatisante d'une humanité appelée à changer le cours de son développement face à *la catastrophe* environnementale globale. Evoquer du reste le terme de *la catastrophe* (sous-entendue environnementale globale) pose d'ailleurs question, étant donné le nombre d'effondrements qui se sont déjà produits pour différents peuples, à différents niveaux, et pour différentes raisons.

Ceci nous amène d'ailleurs à notre seconde observation, à savoir que cette approche dramatisante n'est pas propre aux questions environnementales. Pour citer certains domaines où ce type de discours est mobilisé, on pensera au terrorisme et à la peur – qui fait ici partie d'une stratégie volontaire – de ruptures majeures avec une dimension sanglante. Au racisme, avec l'image repoussoir d'un envahissement conduisant à la fin de certaines civilisations, ou à des discours sur la démographie (présents dans certains courants environnementalistes) qui peuvent parfois en être proches. D'autres exemples peuvent être évoqués, et ce qui apparaît également ici est qu'un citoyen peut être sensible *simultanément* à différents types de peurs. Le sentiment de catastrophe imminente qui peut parfois être éprouvé n'est alors pas circonscrit à des visions d'effondrements écologiques. Il faut observer à ce sujet des caractéristiques contemporaines et envahissantes de ruptures: *breaking news* dans les médias, *urgences* humanitaires, films catastrophes dans la culture, crises financières en temps réel, entre autres.

On pourrait donc ici étudier l'intérêt d'une sorte de renversement copernicien : en plus d'envisager à partir de données environnementales, les sentiments de catastrophes qui peuvent en découler, prendre un type d'anxiété post-moderne face à divers risques comme le point d'où observer la couleur catastrophiste apportée *entre autres* aux problèmes environnementaux. Toutefois notre approche voudrait ajouter dans la mesure du possible l'analyse sociologique nécessitée par le deuxième moment à celle du premier: il n'est pas question pour nous de rabattre la gravité de problèmes écologiques à un seul *ressenti*, compte tenu des références déjà évoquées sur leur réalité objective. Une analyse plus fine de ce registre dramatisant lié à l'invocation de la catastrophe nous paraît toutefois pouvoir amener

des éléments d'intérêt. Ce qui nous amène directement au troisième niveau de notre communication, à savoir les liens avec des *attitudes éthiques*.

4. Ce niveau de notre analyse est encore plus vaste que les deux précédents, et nous nous limitons à quelques points qui nous paraissent constituer des questions de recherche pouvant avoir une certaine portée quant à la compréhension des discours écologistes et de développement durable.

Rappelons d'abord que techniquement dans le théâtre grec, la *catastrophe* était la dernière des cinq parties de la tragédie, le dénouement où le héros recevait sa punition, généralement funeste (*catharsis*). Retenons-en l'image d'une leçon sévère des dieux infligée comme conséquence de certains actes graves. Plus largement, longtemps et universellement, les désastres subis, en particulier naturels ont été référés à des punitions divines, comme le documente abondamment Walter (2008) dans *Catastrophes. Une histoire culturelle XVI^e-XXI^e siècle*, qui relève aussi que c'est encore bien souvent le cas actuellement, par exemple suite au récent Tsunami parmi des populations de la région. Dans les pays occidentaux, les traditions religieuses sont variables selon les pays. Pour Walter par exemple un fond de Millénarisme est plus prégnant aux Etats-Unis et se traduit entre autres par des films catastrophes, notamment sur le thème environnemental.

Fondamentalement, il nous paraît avéré que des critiques d'origine religieuse nourrissent certains courants de critiques écologistes. La *vie bonne* sur le plan éthique appelle dans quasi toutes les traditions religieuses à limiter la consommation matérielle, pour se tourner vers des valeurs plus intérieures et relationnelles. Il y a convergence possible avec une critique écologiste qui met en garde contre la consommation, certes explicitement sur la base de ses impacts, mais où l'on trouve régulièrement des valeurs qui dépassent cette seule critique technique. Ainsi au milieu des années 1990, les Amis de la Terre en Allemagne se sont alliés avec une association chrétienne, Misereor, pour prôner la limitation de la consommation. Chez Hans Jonas des images de catastrophes écologiques devraient être conjurées par des appels à des principes d'authenticité. Tandis que dans le mouvement de la Décroissance tel que formulé par Serge Latouche, les critiques de Illich (un ancien pasteur) portant sur la non convivialité de notre société sont combinées avec celles de Geogescu-Roegen basées sur les limites écologiques. Anthropologiquement les valeurs de consommation promues par les images et héros de la publicité ont rivalisé avec, voir détrôné, d'anciennes divinités chrétiennes, et les *temples* de la consommation comme on les nomme parfois se sont remplis à mesure que se vidaient les églises disent certains. Ce ne sont là que quelques exemples, qui dénotent pour nous des échanges riches créant toute une palette de positions où les critiques écologistes et d'origine éthiques religieuses peuvent se croiser (voir E. Zaccai et I. Haynes (2008), *La société de consommation face aux défis écologiques*).

Sous l'angle du catastrophisme on peut discerner une rhétorique où l'humanité serait punie en quelque sorte pour son "hubris", son orgueil, sa démesure (ce sont les dernières lignes du texte remarquable de critique du dévoiement d'une écologie radicale en un développement durable qui se voudrait gestionnaire de la planète, par W. Sachs (1993) dans l'introduction de *Global Ecology*). Des livres récents traitant de catastrophes comme celui de Aubert (2008), *Les catastrophes qui nous guettent*, cherchent à distinguer s'il s'agit de catastrophes *naturelles* ou *créées par l'homme*, la tendance étant à faire porter de plus en plus de culpabilité sur les

agissements de l'humanité et d'un mal-développement que l'on pourrait opposer à un développement durable, dans certaines conceptions du moins.

La dénonciation d'un comportement déviant d'une société qui entraînera le châtement constitue une figure répétitive présente dans bien des cultures. Dans la Bible, ce sont les prophètes qui personnifient ce rôle quelque peu ingrat, quoique sans doute valorisant d'un point de vue narcissique. Pourrait-on aujourd'hui parler de *prophètes écologiques* ? Au sens technique le discours écologiste apparaît bien éloigné de celui des prophètes bibliques décrit par exemple par Neher (1995). Ces prophètes développaient un discours essentiellement d'inspiration, éloigné de la sagesse des religieux de leur époque. Il nous semble que dans les discours écologistes les bases scientifiques sont fort mobilisées, et que la critique éthique portant sur les façons de vivre (appels à une vie bonne), bien que présente, n'est pas le premier élément mis en avant pour justifier un changement: il s'agit avant tout d'appels à éviter des conséquences néfastes via des arguments utilitaristes. En revanche l'idée d'un changement nécessaire englobant de larges parts de la vie pour éviter un désastre d'ampleur peut apparaître régulièrement, comme par exemple dans le titre suggestif à cet égard de R. Dumont (1973) *L'utopie ou la mort*. Mais sur cet exemple la conversion est appelée ici *utopie* ce qui réfère à un projet politique, incluant les sciences, et pas au type de conversion éthique radicale de type prophétie biblique.

Parmi les discours environnementaux répertoriés par Dryzek (2005), les *images de catastrophe et de rédemption* apparaissent explicitement dans une catégorie axée sur les limites mondiales ou leur négation. C'est ce que Dryzek nomme le *Survivalism* (que nous avons traduit par Survivialisme). Les catégories de Dryzek sont des figures types, et on peut trouver certains de ces constituants dans d'autres positions également relatives au développement durable.

Limites mondiales ou leur négation	
Discours sur l'environnement	Métaphores clés
1. La tragédie menace: le Survivialisme	Dépassement et effondrement, Communs, Vaisseau spatial Terre, Cancer, Virus, Ordinateurs, Images de catastrophe et de rédemption
2. La croissance éternelle: la Réponse Prométhéenne	Mécaniste, Tendances

Traduit de Dryzek (2005)

Cette description chez Dryzek nous offre l'occasion de montrer l'opposition polaire entre le recours au catastrophisme et l'attitude dite de *Réponse Prométhéenne*, relativisant les problèmes écologiques et avocate d'une poursuite de la croissance sur la base de technique et de primauté donnée à l'économie. Personne n'a mieux illustré cette position au début des années 2000 que B. Lomborg (2001), avec *L'environnementaliste sceptique*. En rapport à notre propos, on peut voir combien Lomborg a caricaturé ce qu'il appelle la *litanie* environnementaliste en la rabattant sur des visions pessimistes de catastrophisme. Mais de façon directement liée à notre tentative de mieux expliciter les présupposés éthiques plus larges de cette position, à plusieurs endroits de son texte, Lomborg critique de façon virulente certaines des valeurs de base émises parfois dans le courant écologiste et visant à mettre *des*

normes sur la consommation, quoiqu'il en soit des solutions technologiques possibles pour limiter ses impacts. Lomborg semble découvrir ces mixtes de justifications techniques et morales dans les critiques écologistes des modes de vie, et s'acharne à opposer des arguments techniques parfois fallacieux envers les premières, tout en condamnant les secondes sur la base de ses propres valeurs. Une autre critique parue cette fois en France, *Les prêcheurs de l'Apocalypse* (de Kervasdoué, 2007), ne porte pas tant sur les valeurs de l'écologie que sur les nombreuses erreurs d'analyses et de priorités de politiques environnementales selon l'auteur. Il n'en reste pas moins que l'accroche du titre illustre encore une fois les liens dont nous traitons ici.

5. *En conclusion*, rappelons qu'il s'agit là d'éléments d'un travail en cours et que le présent texte propose avant tout des indications et des directions sans prétendre à un traitement complet et cohérent. Reprenons néanmoins ici quelques conclusions et pistes de recherche, qui ont en partie été des éléments motivant notre propre questionnement.

Tout d'abord répétons que sans aucun doute les approches de l'environnement et du développement durable ne se résument nullement à être rabattues sur la crainte de catastrophes. Les caricatures suggérant cette réduction, souvent construites dans un objectif polémique, omettent une foule d'autres motivations et modalités d'engagement envers un développement durable (civiques, économiques, utilitaristes, justice, humanistes, naturalistes, esthétiques, qualité de vie, cadre de vie, ...). Toutefois cette modalité est présente dans ce champ, et nous en avons donné des éléments d'analyse sous trois aspects: les désastres locaux mobilisés dans la mise en place de nouvelles réaction de prévention/précaution, les images globales présentes dans des discours invoquant une refonte du cours du développement humain, les liens multiples avec des traditions religieuses et des positions éthiques.

Nous pensons que cette veine gagne à être étudiée de façon plus soutenue au moins selon trois directions et motivations que nous énumérons pour terminer.

D'abord en réponse à des critiques réductrices dont nous avons évoqué certains exemples, il importe de continuer à développer des arguments mettant en évidence les nombreuses justifications fondant des actions en faveur d'un développement durable, au-delà de simplifications idéologiques. Ceci d'autant que les perspectives climatiques voient se réactiver des invocations globalisantes vers une conversion parfois abstraite, dont la portée pratique a montré ses limites ces dernières décennies.

Ensuite si les arguments techniques et utilitaristes ont toute leur place dans ces questions, on ne peut faire abstraction des implications éthiques, dont la figure de la catastrophe comme éventuelle menace pour nous faire entrer dans le *droit chemin* n'est qu'une modalité parmi d'autres. Comprendre les ressentis des questions de développement durable, les motivations des engagements, les ressorts des actions, implique de prendre en compte ces dimensions éthiques et anthropologiques, que les approches techniques et gestionnaires tendent à négliger de par leur disciplines spécifiques. En un sens, le mouvement de la décroissance est une illustration d'une place plus grande donnée à des modèles éthiques de consommation par exemple, réintégré dans les débats. Mais ceci est loin d'épuiser le champ en question.

Enfin, sous un angle plus pratique il reste plus pertinent que jamais d'étudier les possibilités d'anticiper des catastrophes, ruptures et accidents potentiellement à venir, pour mettre en

place autant que possible de moyens de précaution. Beaucoup de travaux scientifiques pointent des fragilités grandissantes dans différents domaines, et la relative stabilité des sociétés occidentales enregistrée ces dernières décennies ne devrait pas faire illusion sur des perturbations importantes qui restent possibles, et avérées d'ailleurs dans bien des régions moins favorisées du globe, et qu'il s'agit donc d'anticiper autant que faire se peut.

Eléments de bibliographie

Aubert V. (2008), *Les catastrophes qui nous guettent*, Eds du Rocher, Paris

Bauman Z. (2006), *Liquid fear*, Polity, Cambridge

Collectif (2008), *Le temps des catastrophes*, Dossier revue Esprit, Mars-avril 2008, Paris

De Kervasdoué J. (2007), *Les prêcheurs de l'Apocalypse*, Plon, Paris

Dryzek (2005), *The politics of the Earth. Environmental Discourses*, (1ère édition 1997), Oxford University Press

Dumont (1973), *L'utopie ou la mort*, Points, Paris

Dupuy J-P. (2004), *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Seuil, Paris

Godard O., Henry C., Lagadec P. et Michel-Kerjan E. (2002), *Traité des nouveaux risques*, Gallimard, Folio, Paris

Hoffman S. and Oliver-Smith A. (eds) (2001), *Catastrophe & Culture. The Anthropology of Disaster*, School of American Research Press, Santa Fe, and James Currey, Oxford

Homer-Dixon Th. (2006), *The Upside of Down. Catastrophe, Creativity, and the Renewal of Civilization*, Knopf, Toronto

Lomborg B. (2001), *The Skeptical Environmentalist. Measuring the Real State of the World*, Cambridge University Press

Lovelock J. (2007), *La Revanche de Gaïa, pourquoi la Terre riposte-t-elle ?* (ed. angl., 2006), Flammarion, Paris

Mc Neill J.R. (2001), *Something new under the sun. An environmental history of the Twentieth-Century World*, Penguin Press, Allen Lane

Neher A. (1995), *Prophètes et prophéties*, Payot (1ère édition 1955), Paris

Sachs W. (ed.) (1993), *Global ecology*, Zed Books, London and New York

Walter F. (2008), *Catastrophes. Une histoire culturelle XVI^e-XXI^e siècle*, Seuil, Paris

Zaccai E. (2008), Tim Flannery "Les faiseurs de pluie", *Développement durable et Territoires*, Lectures, 1er Février 2008

Zaccai E. et Haynes I. (2008), *La société de consommation face aux défis écologique*, Problèmes politiques et sociaux, Novembre 2008, La Documentation française, Paris